

LOUIS GAGNÉ

# UNE MOUCHE EN NOVEMBRE

---

*roman*



LE QUARTANIER

## *Prologue*

LA PLACE des Roys est embrumée, il est tôt, trop tôt, comme si les nuages n'avaient pas quitté le sol encore. Une vieille femme et une petite fille marchent, nous entendons leurs pas sur le pavé humide. La femme tient la petite par la main. Elles progressent lentement, la petite jouant à contourner à cloche-pied les flaques d'eau sur leur chemin. Elles progressent lentement, en route vers l'ami brocanteur, qui tient boutique pas très loin, au pied du cap, à l'ombre du château. Elles longent le flanc de la plus ancienne église de la ville, construite au dix-septième siècle. Une petite église érigée par les colons, pierre par pierre, sur le site d'une habitation délaissée du fondateur de la ville. L'église se trouve presque au centre de la place, devant s'étend le vaste parvis où les croyants se rassemblent chaque dimanche. Elle n'a été détruite qu'une seule fois depuis sa fondation. Les Anglais l'ont canonnée depuis leurs bateaux lors du siège de 1759.

Traversant la place, la femme et la petite fille passent devant le buste d'un roi perruqué, dont la femme n'a

jamais appris le nom. La petite lève la tête, repousse une mèche blonde, pour mieux suivre le regard statufié du roi, vers le fleuve tout près, invisible dans la brume.

Une voix s'élève alors, résonne contre les murs de pierre des maisons à toit pentu, derniers vestiges de la colonisation française.

— Salut à toi, Anna. Salut à toi, petite Sybille.

Une vieille femme sort de l'ombre d'une rue piétonnière donnant sur la place. Anna la reconnaît. Vêtue d'un manteau de laine sale, elle a le visage fermé de quelqu'un qui n'a pas souri depuis des années. On l'entend chantonner un vieil air folklorique. Cette femme est celle qu'on appelle la vieille Flynn. Elle et Anna ont le même âge, et on sait qu'elle vient d'une famille maudite. La légende dit que les Flynn, marins et débardeurs de pères en fils, perdent un membre de la famille au fleuve à chaque génération depuis deux cents ans. Malchance, mauvais sort ou règlements de comptes, on ne sait pas. La vieille Flynn, elle, aurait perdu la raison à force de boire le mauvais alcool distillé par l'alambic de son oncle. D'autres affirment qu'elle n'est pas folle, mais malade de solitude et capricieuse, une simple folle aux chats, tout au plus.

En serrant plus fort la main d'Anna, la petite salue la vieille Flynn avec un temps de retard. Elle aussi la connaît, à cause des chats, surtout Grimalkin, qui est si beau avec son pelage cuivré. Anna presse le pas, entraînant Sybille. Dieu merci, la vieille poursuit son chemin sans se retourner, fredonnant pour elle-même quelque

## PROLOGUE

complainte répétitive et nasillarde, qu'on entend à peine, ponctuée de raclements de gorge. Une sorte d'hymne païen, d'appel au passé qui flotte dans l'air derrière elle, une mélopée qui se confond bientôt au rythme des pas sur les pavés humides, au silence des brumes dissipées, et qui laisse dans son sillage dieu et diable.

I

LES SIGNES

ASSIS sur un banc de bois décoloré, dans le vieux cimetière anglican, je souffle dans mes mains. Le vent qui traverse la ville soulève du sol les feuilles desséchées qui vont tournoyer plus loin contre les clôtures. Je ramène les pans de mon imperméable sur mon complet-cravate. Aujourd'hui, la contemplation du Saint-Laurent géant et gris ne m'aidera en rien, d'autant que je vois mieux que jamais, à travers les arbres décharnés de l'automne tardif, les remparts du Vieux-Ludovica. Il serait temps que je rentre. De toute façon, je n'avais jamais vraiment aimé ce travail. Mais mon attention se porte sur le fossoyeur. L'homme est seul. Il est maigre, d'un âge indéfini, au teint olivâtre. Il s'acharne à creuser la terre à moitié gelée. Il est tout en nerfs, et il pique et pioche, un mégot vissé à la commissure des lèvres, enfoncé dans son trou jusqu'aux cuisses. J'entends les chocs répétés de son pic contre le sol durci, ses halètements. Dieu seul sait que j'envie cet homme. Il a un projet.

J'enfouis mes mains dans mes poches pour me réchauffer. Outre la poussière accumulée, je sens au bout de mes doigts la lettre de congédiement et une vieille carte de visite qui ne me servira plus à rien.

Je souris.

Je ne suis pas venu dans ce cimetière pour me pendre à un chêne. J'aime m'y réfugier. Je viens y lire, écrire. Un jardin de pierres isolé, tranquille, à l'ombre de très vieux arbres très hauts. Je l'ai visité davantage ces dernières semaines. De mon banc, j'ai essayé jour après jour d'anticiper les décisions, d'analyser les règles complexes de l'imputabilité ou de soupeser les divers dénouements possibles. J'ai été solidaire de ceux qui se taisaient de crainte de se faire remarquer. J'ai compati avec ceux qui restaient dans leur coin, sans appétit, les nerfs tendus, attendant leur tour.

Sans préavis, ça a été le mien ce matin.

Alors que je me dirigeais vers les ressources humaines, j'ai croisé Fournel, et le regard qu'il m'a lancé aurait dû éveiller mes soupçons. J'ai cru, j'aurais voulu croire, remontant le corridor, qu'on m'ajouterait de nouvelles tâches. J'ai eu tort. La commission d'enquête avait mis fin à nos contrats gouvernementaux. Dès la fin de l'avant-midi, la rumeur avait complété son cycle pour devenir officielle et publique. Il n'était pas onze heures et le chef d'équipe me tendait une main moite, mettant mollement un terme à ma carrière d'ingénieur-conseil chez Thompson-Bélaïr, en raison de restructurations prévisibles et inévitables. Le couperet tombait aussi pour

dix-neuf autres personnes, dont quatre étaient forcées à la préretraite. On m'a fait asseoir. On m'a donné une enveloppe. Puis on m'a parlé de la compensation financière, de mon départ immédiat, de groupes de soutien. Tout le temps que le chef d'équipe me parlait, qu'il expliquait le contenu de l'enveloppe, je suis resté muet. Une mouche voletait derrière lui dans un coin de la fenêtre. Je n'écoutais plus. J'ai demandé un verre d'eau, mais je n'ai pas attendu qu'on me l'apporte. Je me suis levé et suis sorti du bureau des ressources humaines à pas rapides et silencieux, sans dire un mot, comme quelqu'un qui vient de se rappeler qu'il a oublié quelque chose dans son bureau et qui reviendra dans une minute. Le chef d'équipe, avec son visage blafard et ses traits tirés, m'avait semblé épuisé. Il en avait pour le reste de la matinée à licencier des gens plus compétents que lui. Il n'a pas tenté de me retenir.

Je suis parti de la firme sans écouter les collègues qui cherchaient à me reconforter et à m'encourager. Je n'étais plus des leurs. Je n'étais plus là. Je n'étais plus présent. J'étais sorti de l'immeuble sans même avoir pris le temps d'enfiler mon imperméable.

Le cri d'une corneille me fait sursauter. Je desserre ma cravate. Le fossoyeur plus loin se redresse dans sa fosse, les mains sur les reins. Il ne me voit pas, ne se doute même pas que je l'observe. Il s'essuie le nez du revers de son gant crasseux et jette son mégot d'une pichenotte. Il se racle la gorge par deux fois et crache à ses pieds.